

Découverte des coulisses de la Biennale et rencontre avec l'équipe artistique
Martial Barrault, scénographe au musée de la Viscose

Quel est votre parcours, et qu'est-ce qui vous a amené à la scénographie d'exposition ?

Ma passion initiale est la lumière. J'ai d'abord été attiré par l'image et j'en ai fait mon métier. J'ai éclairé des spectacles ou des films partout où ma route me conduisait. J'ai fait de la fiction, du documentaire, du cirque, de l'opéra ou de la lumière architecturale. En fait, pour moi, la lumière a toujours été l'outil initial de la dramaturgie des grands films.

Comment s'est passée la rencontre avec les commissaires d'exposition ?

J'avais d'abord pris connaissance des corpus que chacun proposait. Je leur ai, dans un premier temps, décrit ce que leur travail m'inspirait, la lecture que j'en avais faite et le projet que cette rencontre avec leurs œuvres m'avait provoqué ou inspiré.

On a échangé sur cette perception, et ils m'ont, chacun à leur façon, ouvert la porte de leurs ateliers imaginaires. Ce premier contact a été l'occasion de dialogues véritablement féconds avec des personnalités fortes et très différentes.

J'ai commencé à percevoir les nuances, les attentes et les recherches de chacun d'entre eux. J'ai poursuivi cette quête à travers internet.

Comment travaillez-vous ensemble sur le projet ?

Autant mon « attraction » vis-à-vis de chacun des commissaires a été immédiate, autant il m'a semblé essentiel d'espacer nos échanges jusqu'à leur présenter l'espace que je leur ai proposé.

Mon intention était de ne pas risquer de « volatiliser » les éléments qui répondaient à ma curiosité et de les transmettre ainsi, intacts, aux visiteurs. Je ne voulais pas prendre le risque d'épuiser un échange aussi fondamental, aussi riche, et d'en conserver toute l'énergie pour les phases suivantes : les interviews et l'accrochage.

Pourriez-vous décrire en quelques phrases l'univers dans lequel plongera le visiteur ?

Un parcours de connexions dont les visiteurs seront les particules énergétiques. Un réseau souterrain, dont chaque lueur, chaque issue, sera une des images exposées. J'ai souhaité solliciter un dialogue émotionnel entre le visiteur et chacune des œuvres incrustées dans les murs, solliciter son émerveillement, sa surprise ou sa résistance face à une œuvre qui l'accueille, l'interpelle, l'écoute - sans le mettre à distance. Je n'ai rien fait d'autre que d'imaginer un parcours éclairé des œuvres elles-mêmes, afin de faire de chaque visiteur, chacun à son tour, l'acteur unique de cette rencontre. A la télévision, on reçoit les films sous le regard des autres, on peut être quinze à le partager comme une assiette de charcuterie. Au cinéma, dans le noir de la salle, on est seule face avec l'œuvre et on peut se laisser gagner par ses émotions. J'ai voulu m'inspirer de ce principe.

Quelle serait l'image qui vous représenterait ?

Je choisirai cette photo. Il s'agit de ma première véritable scénographie-lumière. Au sol, comme tapis de danse, un écran de trucage optique qui permet de projeter des textures sombres, tout autour des balises bleues comme dans les aéroports, la nuit, qui s'éclaireront faiblement, uniquement à la fin, comme un atterrissage. Il s'agit de Lahire et Judith, une chorégraphie de Jacques Patarozzi conçue comme immersion dans l'univers de Caravage. Lahire et Judith a été créé en 1994.



"Lahire et Judith", par Jaques Patarozzi, 1994